

Une langue commune établit une espèce de fraternité intellectuelle, qui est un lien commun beaucoup plus fort que celui créé par la communauté réelle ou supposée du sang. Nous ne sommes aux yeux des uns et des autres que des étrangers, s'il n'y a pas un idiome commun, s'il n'y a qu'un sang commun. Une langue commune, même sans un sang commun, établit comme une parenté entre tous les membres de la communauté."

De plus, lorsqu'il parle de l'autre question, c'est-à-dire de celle de race, sujet d'un très grand intérêt, qui a été l'objet des préoccupations des savants jusqu'à tout récemment, le même fait semble se produire. Le professeur cite dans sa conférence un passage emprunté au directeur du bureau américain d'ethnologie, qui dit :

Il y a une science que l'on appelle l'anthropologie et qui est un composé de sciences auxiliaires. Il y a la sociologie, qui comprend toutes les institutions du genre humain. Il y a la philologie qui s'occupe des langues; et il y a une autre science, la philosophie, qui traite des opinions. Mais il n'y a pas de science ethnologique, car la tentative de diviser le genre humain par groupes, a échoué partout.

Il n'y a rien qui prouve la découverte d'un crâne celtique, ou d'un crâne saxon. On ne pourrait davantage distinguer un cheveu celtique d'un cheveu saxon. C'est seulement par l'idiome et l'identité de la langue, que les hommes se groupent par nations. Enfin, parlant de la science des langues le professeur ajoute :

Ces choses peuvent paraître autant de rêves de peu d'importance pour l'homme politique. Tout ce que je puis dire, c'est que je désire qu'il en soit ainsi. Mais une mémoire remonte à une période assez reculée, pour me permettre de constater le mal réel causé par la science des langues pendant les cinquante dernières années. L'esprit de race et de nationalité créé par la langue, s'est si bien emparé de l'imagination des jeunes comme des vieilles générations, que tout argument qui n'est pas basé sur cet esprit leur paraît être dénué de toute valeur. Pourquoi l'Italie s'est-elle unie? Parce que la langue italienne s'est incorporée dans la nationalité italienne. Pourquoi l'Allemagne s'est-elle unie? C'est dû au chant d'Arnold: "Qu'est-ce que la patrie allemande?" et à la réponse donnée: "Aussi loin que se fait entendre la langue allemande." Pourquoi la Russie est-elle un centre d'attraction si puissant pour les slaves de Turquie et d'Allemagne? Parce que la langue russe, bien qu'elle soit peu comprise par les Serbes, les Croates et les Bulgares, est reconnue comme se rapprochant le plus de leurs idiomes respectifs.

Même avec les restes des anciens dialectes, tels que le gallois, le galique et l'irish, d'éloquents agitateurs savent comment attirer un feu quelquefois dangereux.

J'ajouterai à ces lignes, un extrait du rapport de lord Durham qui s'est occupé de ce sujet à un point de vue non seulement scientifique, mais aussi à un point de vue pratique. Quand il fut chargé de venir ici, il était, comme nous le savons, l'un des libéraux les plus avancés, et ce fut le gouvernement de lord Melbourne qui nous l'envoya dans le but de s'enquérir de nos difficultés, et des causes de la rébellion qui avait eu lieu dans le Haut et le Bas-Canada. Je n'ai rien à dire pour le moment de son rapport relatif à la province du Haut-Canada; mais dans son rapport sur le Bas-Canada, il constate que la rébellion de cette dernière province fut causée principalement, si non entièrement, par des animosités de race. Quelle qu'en fût la cause, quels que fussent les autres préjugés, ou les autres causes, le trouble, si on en cherche l'origine au fond des choses, fut causé par des animosités de race.

On dira, peut-être, que cela n'eût rien à faire avec la langue; mais si l'on veut se donner la peine de réfléchir un peu plus, l'on reconnaîtra que lorsqu'il s'agit de race, l'on entend une société parlant la même langue.

M. McCARTHY.

Lorsque vous parlez d'une race, vous trouvez, si vous étudiez le sujet, que cette race se compose non d'hommes ayant le même sang, mais d'hommes d'origines diverses, qui se sont assimilés dans la société, et il y a des exemples de ce genre dans la province de Québec. Je voudrais bien savoir si les soldats montagnards qui furent licenciés après la cession n'ont pas été reçus et adoptés par les Canadiens-français, et s'ils ne sont pas considérés maintenant comme des Canadiens-français, tout autant que ceux qui sont venus de la France un siècle auparavant. Il en est ainsi généralement. Pouvez-vous distinguer l'Anglais arrivé lors de la conquête, de l'Anglais qui le précéda de trois ou quatre siècles? ou, si nous voulons nous reporter à une période plus récente, le Français qui, lors des troubles en son pays, est venu en Angleterre, et dont le nom s'est trouvé transformé en un nom anglais après une ou deux générations, doit-il être distingué de ceux qui descendent d'une longue suite d'ancêtres? Il est clair que ce qui constitue une nation, c'est la langue, et que si l'on parle d'une race, comme l'ont fait ces écrivains distingués, l'on entend une société parlant la même langue. Mais, pour le moment, cette question, sur laquelle je reviendrai dans un instant, ne m'occupe pas autant que celle des difficultés survenues dans la province inférieure, et je citerai encore un passage du rapport de lord Durham relativement à la différence de langue, lequel se lit comme suit :

La différence du langage, à cet égard, produit des effets tout autre que ceux qu'elle produit dans les simples relations des deux races. Ceux qui ont examiné l'influence puissante qu'a la langue sur la pensée, peuvent voir les différentes aptitudes intellectuelles de ceux qui parlent plusieurs langues, et ceux qui sont familiers avec la langue française, savent que la même opinion serait exprimée par un écrivain anglais et un écrivain français d'aujourd'hui dans des termes et en un style si différents, que leur manière de penser semblerait être tout à fait différente. Cette différence est très frappante dans le Bas-Canada. Elle existe non seulement dans les livres les plus renommés, qui ont naturellement pour auteurs de grands écrivains français et anglais, et dans lesquels s'est développé l'esprit de leurs concitoyens; mais elle s'observe encore dans les écrits qui sont publiés dans la presse coloniale. Les articles de journaux de chaque race sont écrits dans un style qui diffère autant de celui dans lequel sont écrits aujourd'hui les articles de journaux publiés en France et en Angleterre, et les arguments qui sont propres à convaincre les uns, paraissent ici intelligibles aux autres. La différence de langage fausse le jugement comme les opinions; elle augmente les animosités nationales, en représentant tous les événements sous un jour entièrement différent de ce qu'il doit être.

Or, j'ose dire que j'ai, du moins dans une certaine mesure, prouvé la thèse qui m'occupe présentement, savoir: que la langue est d'une grande importance; qu'il est d'une importance vitale pour une nation que l'idiome parlé par ses membres soit une langue commune, et que l'on ne doit pas l'encourager, dans tous les cas, à apprendre différentes langues.

M. MILLS (Bothwell). L'Alsace et la Lorraine semblent être des exceptions à la règle.

M. McCARTHY. Je suis heureux de voir que mon honorable ami, qui fut jadis ministre de l'Intérieur, ait changé d'avis. Il regrettrait l'introduction de la langue française dans les territoires du Nord-Ouest, lorsqu'il consentit à cet amendement, et je lui donne crédit de sa bonne foi dans ce regret. Mais les circonstances ne se sont certainement pas modifiées, dans le sens de la politique que mon honorable ami semble maintenant préconiser. Je suis heureux toutefois de voir qu'il reste fidèle